

Ser. II v. 4

ALEXANDRE VINET

**MÉLANGES THÉOLOGIQUES
ET RELIGIEUX**

PRÉFACE

PAR

EDOUARD VAUTIER

ANCIEN PASTEUR

v. 4

LIBRAIRIE PAYOT, LAUSANNE

ML

ALEXANDRE VINET

MÉLANGES THÉOLOGIQUES ET RELIGIEUX

RECUEIL D'ARTICLES ET D'ESSAIS
PUBLIÉS D'APRÈS LES ÉDITIONS ORIGINALES ET LES MANUSCRITS
ET PRÉCÉDÉS D'UNE PRÉFACE

PAR

EDOUARD VAUTIER

ANCIEN PASTEUR

LIBRAIRIE PAYOT
LAUSANNE - GENÈVE - NEUCHÂTEL
VEVEY - MONTREUX - BERNE - BALE

1943

Tous droits réservés pour tous pays

17957



N 71
Vin

XXI

Sermons d'Adolphe Monod

*professeur à la Faculté de Théologie protestante de Montauban*¹

Les sermons de M. Monod n'ont pas besoin d'introduction auprès du public ; son nom suffit pour les introduire. C'est par honneur pour nous, non par zèle pour lui, que nous les annonçons². Le caractère qui les distingue, c'est la perfection. Comme la perfection en sens absolu n'est pas un caractère, on comprendra que nous prenons ce mot dans un sens relatif. Les sermons de M. Monod ne laissent pas au-dessous d'eux Bourdaloue ni Massillon ; mais sans rechercher à quelle distance est d'eux ce nouvel orateur ou s'il est à leur niveau, il y a peu de risque à prétendre que dans la mesure et dans l'espèce des dons qui lui ont été accordés, rarement un prédicateur a été plus irréprochable et plus accompli. Et pour mieux m'expliquer encore, je laisse de côté le talent ; je ne m'enquiers que de l'art, et je dis que personne, parmi les prédicateurs modernes dont on fait cas, n'a respecté davantage, n'a mieux connu ni mieux pratiqué l'art.

¹ 1 vol in-8° de 424 pages. Paris, 1844. Chez Delay, rue Tronchet, N° 2. Prix : 5 fr.

² [Dans le *Semeur*, quelques lignes supprimées ici préviennent que Vinet, sans se dispenser de parler de l'ouvrage annoncé, y verra d'abord l'occasion de présenter quelques réflexions générales, qui commencent après les mots « ni mieux pratiqué l'art. » Voir préface.]

Le volume de M. Monod ne renferme qu'un petit nombre de sermons, et paraît n'aborder qu'un petit nombre de sujets ; mais il ne faut pas en croire la table des matières, ni les titres des discours, bien que chacun de ces titres soit parfaitement exact. Chez M. Monod, le dogme entraîne toujours avec lui la morale, et la morale embrasse, dans la pensée de cet orateur, tout ce qu'elle doit embrasser. Ces combinaisons, aussi vraies que multipliées, amènent dans l'enceinte de chaque sujet, non pas sans doute tous les sujets, mais des idées de plusieurs ordres différents. C'est le bénéfice, si l'on veut, du christianisme, mais du christianisme bien compris, mieux compris peut-être, ou du moins mieux approprié à la chaire qu'il ne l'a été jusqu'ici par le commun des prédicateurs. La chaire se sécularise de plus en plus. Naguère encore, on semblait croire que cette tribune n'offrait pas au prédicateur un point de vue assez élevé pour que, de là, son regard pût atteindre jusqu'à l'horizon de la vie humaine. On commence à se raviser, et le christianisme accueillant tout (j'entends tout ce qui est humain sans être péché), la chaire à son tour parle de tout. On ne peut user de cette liberté avec un discernement plus sûr, c'est-à-dire plus chrétien, que le fait, dans ses sermons, M. Adolphe Monod ; mais il use de cette liberté autant et plus peut-être qu'aucun des modernes prédicateurs de l'Eglise réformée, et sa parole, semblable à un fleuve qui traverserait à longs replis une vaste contrée, en réfléchit nettement les aspects les plus variés. Ce caractère vaut la peine qu'on le remarque chez un orateur aussi sérieux que M. Monod, à qui les concessions sont inconnues, et qui ne prétend pas en faire une en devenant aussi humain que le christianisme l'est en

effet et veut l'être. Nous croyons même que, dans cette direction, il fera plus tard quelques pas encore, et donnera l'exemple, aux uns de multiplier, aux autres de pousser plus loin ces sorties courageuses qui, peu à peu, feront passer la prédication de la défensive à l'offensive, et de l'exil au gouvernement des esprits. M. Monod l'a dit lui-même : « La vie chrétienne concilie tout. » Il en a commencé la preuve ; qu'il songe à l'achever. A l'achever, disons-nous ; parce que, à notre avis, cette preuve, dans les sermons de M. Monod, n'est pas encore aussi complète qu'elle pourrait l'être. En lisant avec une juste admiration son discours sur le *bonheur chrétien*, nous avons regretté que, sur quelques points, l'auteur n'eût guère fait qu'indiquer, et qu'il n'eût pas tout indiqué. Tout ce qu'il dit est vrai, et peut suffire à des auditeurs chrétiens ; mais faute de certains détails sur les éléments du bonheur chrétien, je doute que ce discours en donne un avant-goût assez sensible à des lecteurs qui ne seraient pas chrétiens. On n'y voit pas par assez de côtés ni d'une manière assez explicite la vie purement humaine accueillie, et non absorbée, par la vie chrétienne ; on est tenté de se demander si, dans le climat nouveau où l'Évangile le transplante, l'homme reste entièrement, franchement, homme, et si le chrétien peut user joyeusement de tous les instincts de son âme et de toutes les facultés de son esprit.

L'éloge, que nous venons seulement de restreindre, subsiste néanmoins, et nous le maintenons avec un grand plaisir. Nous sommes encore plus sûr de nous rencontrer avec tous les lecteurs en relevant le caractère profondément, nous dirions presque incomparablement sérieux de la prédication de M. Monod. Nous

ne rendons compte ici que de notre impression, mais nous en rendons un compte fidèle. Rien ne manque, assurément, au sérieux de ceux des prédicateurs contemporains dont il est le plus naturel de rapprocher les noms de celui de M. Monod ; chez quelques-uns, le sérieux est même profond, saisissant ; mais nous ne disons et nous ne prétendons dire que ce que nous avons éprouvé, en déclarant que chez aucun nous n'avons cru voir d'aussi près ni reconnaître plus évidemment la réalité des choses divines ou même, généralement, des choses de l'ordre moral. Et pour qu'on nous comprenne bien, nous ajoutons que tel autre nous a autant ému, tel autre davantage effrayé, mais que nul, même parmi ceux que nous venons de désigner, ne nous a paru aussi sérieux. Nous nous en tenons à ce terme, nous n'en avons point d'autre, et nous osons croire que lorsqu'on voudra, dans la postérité, caractériser d'un mot le prédicateur qui nous occupe, cette épithète se présentera d'elle-même. A le bien approfondir, je ne sais si l'éloge qu'elle exprime ou qu'elle résume n'est pas le premier de tous. Il est inutile de dire que ce qu'on admirera le plus chez M. Monod est aussi, dans tous les temps, ce qui repoussera davantage.

La prédication de M. Monod n'est guère moins distinguée sous le rapport du choix et de la conception des sujets ou des points de vue. Le dernier de ces termes répond mieux peut-être à notre pensée, puisque, dans une matière comme celle de la prédication, les sujets nouveaux ne sont guère que des points de vue nouveaux. Mais un point de vue peut valoir un sujet, sous le rapport de l'instruction comme dans l'intérêt de l'éloquence. Plusieurs des discours de ce recueil en offrent la preuve. Nous citerons la

Crédulité de l'Incrédule, le chef-d'œuvre peut-être du talent de M. Monod, la *Peccadille d'Adam*, et le sermon remarquable où Dieu nous apparaît sous l'attribut du Créateur dans toutes les œuvres où nous nous bornons, pour l'ordinaire, à reconnaître qu'il a une part. Ce n'est pas l'imagination, c'est un esprit philosophique et généralisateur, ou, si l'on veut, un bon sens éminent et rare qui peut suggérer l'idée de sujets pareils. Cette même philosophie, ce même bon sens a semé, dans les sermons de M. Monod, un grand nombre de pensées d'une justesse vive et d'une grande portée. Telle phrase, engagée dans le tissu d'un raisonnement, est le germe, offre le plan d'un sermon tout entier. « Si d'être aimé, dit quelque part l'orateur, c'est toute la dogmatique de l'Évangile, aimer, c'en est toute la morale. » Et ailleurs : « Dieu est amour : cela seul peut expliquer qu'il ait ainsi aimé. »

Le ferme bon sens que nous admirons chez M. Monod comme une source d'invention, le préserve, de concert avec l'Évangile, de quelques erreurs trop répandues, dont la prédication la plus évangélique est quelquefois devenue complice. Trop souvent, par exemple, la chaire a retenti des déclamations bien intentionnées d'un optimisme fort peu orthodoxe. M. Monod ne craint pas, lui, de nous montrer telle qu'elle est cette nature dont tant d'écrivains et de prédicateurs nous ont fait le roman ¹.

On peut encore rendre grâce à l'esprit philosophique de M. Monod, mais nous aimons mieux faire honneur à sa loyauté, de la liberté avec laquelle il reconnaît les difficultés que son intelligence n'a pu surmonter, et confesse à son auditoire jusqu'aux doutes qui l'ont

¹ Page 251.

troublée. J'en pourrais citer plus d'un exemple ; j'en choisirai un seul, non seulement comme le plus remarquable, mais parce que cette citation, que nul ne trouvera trop étendue, est en même temps un spécimen de l'éloquence de M. Monod dans ce qu'elle a de plus individuel et de plus pénétrant :

« Ne pensez pas, mes frères, que nous nous exaltons l'esprit pour ne rien voir qui nous embarrasse dans le chemin de la foi. Vous y trouvez de grandes obscurités ; j'y en trouve aussi, je l'avoue, et je vous ouvre ici mon âme tout entière. Quand je prends ce livre dans les mains et que je me dis que c'est ici un livre qui ne ressemble à aucun autre, et qui a été seul entre tous inspiré de Dieu ; quand je me dis qu'Esaië, Jérémie, saint Paul, saint Jean *ont parlé poussés par le Saint-Esprit*, et que je dois recevoir la parole de leur bouche comme je recevrais une parole sortie du ciel ; quand je vois cependant chacun d'eux conservant dans cette inspiration commune son caractère individuel, et se servant au reste de tous les moyens naturels de s'éclairer qui sont à sa portée, je m'arrête, je me perds dans mes réflexions, et la doctrine de l'inspiration m'étonne et me confond. Et puis, quand j'ouvre la Bible ; quand je considère cette doctrine chrétienne si étrange pour la philosophie du siècle, et cette vie chrétienne plus étrange encore pour mes penchants naturels ; quand je médite sur ce Fils innocent mourant pour les hommes coupables, sur cet Esprit qui souffle où il veut sans qu'on sache d'où il vient ni où il va, sur cette vertu toute-puissante de la prière, sur cette foi qui crée au dedans et au dehors tout un monde nouveau, enfin sur ce jugement solennel qui doit partager les hommes en deux classes séparées par un abîme à jamais infranchissable, les uns allant à la vie éternelle, les autres aux peines éternelles ! oh ! alors ma foi, je ne veux pas dire, s'ébranle, mais elle se trouble ; alors, écrasé en quelque sorte sous le poids des mystères de Dieu, je suis comme un homme qui sent son regard s'éblouir, et qui est contraint de s'asseoir

pour ne pas tomber ; alors il semble que le tumulte de mes pensées va m'arracher ce cri que la persécution des méchants faisait jeter à Jérémie : *Je ne ferai plus mention de lui, je ne parlerai plus en son nom*. En de tels moments, que sais-je ? peut-être une affreuse tentation se présenterait à mon esprit, si l'incrédulité, toute désespérante qu'elle est pour mon cœur, m'offrait du moins un système qui satisfait mon intelligence. Mais qu'y trouvé-je au contraire ? J'y trouve des difficultés infiniment plus grandes que dans la religion. Ici, ce n'est plus un sentiment vague qui me trouble, ce sont les raisonnements les plus clairs qui me convainquent d'erreur. Ce n'est plus le monde invisible qui étonne ma faible intelligence, c'est le monde visible qui se soulève contre moi avec une évidence accablante. Ce n'est plus une question qui m'embarrasse, c'est une certitude qui me contraint, c'est l'histoire qu'il faut que je récuse, c'est l'expérience avec laquelle il faut que je rompe, c'est l'observation qu'il faut que je contredise en face, ce sont les faits qu'il faut que je nie, que je démente, que je foule aux pieds. Ah ! les contradictions dont l'incrédulité est toute remplie me repoussent en arrière, et ne me laissent d'autre retraite que la foi avec ses saintes obscurités ! Et après avoir été près de dire avec Jérémie : *Je ne ferai plus mention de lui, je ne parlerai plus en son nom*, je suis forcé de m'écrier avec lui : *Mais il y a eu dans mon cœur un feu ardent renfermé dans mes os ; je suis las de le porter et je n'en puis plus*¹. Alors, je viens à toi, ô Dieu de Jésus-Christ, comme l'enfant prodigue à la maison paternelle ! « Sous les bras éternels », je saisis par le cœur ce que mon intelligence n'a pu atteindre, et je ne trouve de paix qu'à te croire et de bonheur qu'à te servir ! Après tout, si la foi a des ombres, c'est parce qu'elle a de si vives lumières ; si elle a de profonds abîmes, c'est qu'elle a de hautes montagnes ; et si elle tient les clefs de l'enfer, c'est parce qu'elle tient aussi celles du ciel ! »

¹ Jérémie, XX, 9.

Les lecteurs habituels des sermons de M. Monod n'ont pas besoin que je leur signale un des dons les plus caractéristiques de ce beau talent, la force et la dextérité dans le maniement de la dialectique. La dialectique peut être considérée comme une forme ou comme l'essence même de l'éloquence. Elle est à la surface ou au fond, extérieure ou intime, ostensible ou cachée, agissant comme un mécanisme ou fonctionnant comme un organe. Dans le premier sens¹, la dialectique est partout, la vie elle-même est une dialectique, la dialectique est divine. Dans le second sens, c'est un art, et si l'on veut, un art humain, mais qui n'est légitime et bon que comme le relief naturel de la dialectique des choses. Dans son premier état la dialectique est quelque chose de latent ; mais peut-être est-elle plus sûre sous cette première forme, c'est-à-dire sans forme, qu'à son état formel. On l'a dit souvent : la logique des choses est infaillible ; si l'on n'ajoute pas : la logique du cœur, c'est que c'est encore la logique des choses. Mais nous ne sommes pas libres de négliger la dialectique formelle ou les formules dialectiques, et sauf à ne les employer qu'à propos, il faut les employer. Il faut, en certains sujets, traiter les hommes comme des aveugles, à qui une peinture ne dirait rien, mais à qui une statue ou un bas-relief dit quelque chose, parce qu'on les apprécie, jusqu'à un certain point, sans le secours des yeux, et par le moyen plus extérieur et moins délicat du toucher. La dialectique formelle, c'est la main substituée à l'œil. Ce qui importe, c'est que cet artiste qu'on appelle le dialecticien ait employé l'œil et non la main

¹ [Ces termes *premier* et *second* semblent intervertis par inadvertance.]

seulement, je veux dire qu'il ait fait usage, pour son propre compte, de cette dialectique intime, qui est la base et la perfection de l'autre. A cette condition, il pourra exercer son art dans le sens le plus ample et le plus varié. Car la dialectique, appliquée à l'art oratoire, c'est le discours lui-même, c'est le discours tout entier. La dialectique embrasse, avec la série continue de la preuve, le tissu général du discours, toute la disposition des matières, tout l'ensemble de la composition. La dialectique est la tactique du grand orateur, si souvent et si justement comparé au grand capitaine. Or, je crois que M. Monod est un maître dans ce grand art, qui comprend, outre les choses que tout le monde enferme dans ce domaine, bien d'autres choses qu'on n'y enferme pas. Privés de tout autre mérite, ses sermons seraient déjà très remarquables et dignes d'être proposés pour modèles. Je sais et je sens qu'on ne peut, sous ce rapport, rien comparer à Bourdaloue ; mais oserai-je dire que quand M. Monod eût pu, de tout point, reproduire les merveilles dialectiques de ce grand maître, il se le fût probablement interdit ? On peut admirer Bourdaloue autant que l'admirèrent ses contemporains : peut-être n'est-il pas permis de lui ressembler en tout. Que M. Monod, dans ce genre, ait fait usage de toute sa puissance, ou qu'il ait contenu son talent, il est bien sûr qu'il est resté dans les limites dont le temps actuel lui faisait une loi : mais il a, dans tous les cas, assez montré de sa force pour nous faire juger qu'il est très fort et pour prendre place au rang des dialecticiens les plus nerveux et les plus originaux. J'ai déjà cité le premier sermon du recueil, morceau dialectique à l'extérieur comme au dedans ; mais dans ceux où ce mérite est pour ainsi dire moins avoué, il n'est pas

moins réel et il est peut-être plus admirable. J'invite les amis de l'art à les étudier sous ce rapport, et je me borne à signaler, non l'absence, mais l'excès ou l'abus involontaire de la dialectique dans quelques passages. Tel est celui où l'auteur essaye de convaincre d'homicide tous ceux qui n'ayant point commis l'acte que ce nom désigne, ni entretenu aucun des sentiments qui peuvent y conduire, « ont violé, de propos délibéré, quelque autre commandement que ce soit »¹. Tel est encore le passage suivant : « Celui qui fait le bien pour le monde a droit aux applaudissements du monde ; celui qui le fait pour la conscience a droit à l'approbation de sa conscience ; mais celui-là seul qui le fait pour Dieu a droit à la faveur de Dieu »². Ce raisonnement paraît fort exact ; et il le serait tout à fait si l'on pouvait concevoir une distinction aussi nette entre la conscience et Dieu qu'on la conçoit entre la conscience et le monde. Mais que répondre à ceux qui prétendraient que la conscience est Dieu même, Dieu pour ainsi dire anonyme ? Comment soutenir que Dieu considère comme nul et non avenu ce que, dans l'absence d'une connaissance plus vraie, on aura fait *réellement et purement* en vue de la conscience ? L'apparente clarté de la formule a, ce me semble, dissimulé à M. Monod la nécessité d'une distinction ou d'une explication que personne mieux que lui n'était capable de nous donner.

La dialectique a ses inventions : il y a une imagination dialectique ; à plus forte raison y a-t-il une imagination oratoire et des idées oratoires. On aurait beau dire, et c'est avec raison qu'on le dirait, que l'éloquence n'est qu'un mouvement ; tout mouvement

¹ Page 77.

² Page 333.

a un lieu et mesure un espace : tout mouvement est une idée. Se transporter, s'élaner à un point de vue pour contempler, de là, son sujet, c'est tantôt le fait de la philosophie, tantôt celui de l'éloquence. La conception générale d'un sujet, la donnée générale d'un discours peut être éloquente. M. Monod a-t-il des idées oratoires ? Certes, et beaucoup. Il en a même de très fécondes et de très imposantes. Chacun aura remarqué l'exorde du sermon intitulé : *Dieu est amour*. Personne n'aura lu sans saisissement la page où, pour prouver que le péché d'Adam n'était pas une *peccadille*, l'auteur interpelle Adam lui-même, Adam après plusieurs siècles de vie, courbé par l'âge encore moins que par le remords, et racontant à sa famille, qui déjà est l'humanité, qui déjà est un monde, la fatale erreur de ses premiers jours. Au reste, peu de discours, dans ce recueil, sont aussi remarquables sous le rapport de l'invention des idées, de la fécondité dialectique et de la vigueur saisissante des déductions. Aucun ne procure, plus complet ni plus vif, ce plaisir de l'esprit qui se compose d'étonnement et de conviction.

On sait d'ailleurs, sans que nous le rappelions, tout ce qu'il y a d'ardeur, et d'entraînement dans l'éloquence de M. Monod, lorsqu'il insiste, exhorte, supplie, et comme chez lui, au moment convenable, le fleuve devient torrent. On connaît la hardiesse presque toujours heureuse de ses mouvements oratoires. Il en est un, qu'on a déjà relevé, et qui mérite d'être cité à côté des plus célèbres. C'est lorsque l'orateur, énumérant toutes les preuves d'amour que Jésus-Christ a données à l'homme, et toutes les souffrances qu'il a endurées pour l'homme, s'écrie avec amertume :

« Ceci encore vous laisse-t-il l'œil sec, le cœur froid ? Qu'on me donne donc un autre auditoire ! Donnez-moi

donc pour auditeurs des Groënlandais, des païens, des juifs, qui entendent parler pour la première fois des merveilles d'un tel amour, et je vous les montrerai émus, pénétrés de componction, et s'écriant : *Que faut-il que nous fassions pour être sauvés ?* Que dis-je ? Donnez-moi le sol de la terre, donnez-moi les rochers, donnez-moi le voile du temple, donnez-moi le soleil pour auditeurs, et je vous montrerai cette terre tremblant, ces rochers se fendant, ce voile se déchirant, ce soleil se voilant le visage, et l'univers, témoin de leur deuil et de votre indifférence, se demandant si ce n'est pas pour eux que le Fils de Dieu est mort plutôt que pour vous ! Dites-le-nous, Groënlandais, païens, juifs ; dites-le-nous, terre, rochers, voile du temple, soleil, le Dieu qui a envoyé son Fils en propitiation pour nos péchés, ce Dieu, qu'est-il s'il n'est pas amour ? »

Un écrivain qui s'entend en éloquence, car il est éloquent, a fort admiré la première partie de ce morceau, mais a refusé son approbation à la seconde. Il a trouvé plus de rhétorique que d'éloquence dans cet appel à la nature inanimée, qui parut se troubler au moment de l'agonie de l'Homme-Dieu. De ce que la lumière s'éteint dans ces cieux, de ce que la terre s'entr'ouvre, de ce que le voile du temple se déchire en cette heure suprême, s'ensuit-il que la nature insensible ait donné un exemple et jeté un reproche à notre incrédulité, et dans ces astres, ces sépulcres, ces édifices, l'orateur trouvera-t-il un auditoire plus docile ? Tel est, autant qu'il nous en souvient, le sens de cette observation. Elle est sévère ; mais elle n'est pas injuste. La seconde apostrophe affaiblit la première. Il fallait craindre de mettre sur la même ligne le sens propre et la métaphore, les hommes et les pierres, Ce qui importe ici, c'est que des Groënlandais, des païens, des juifs aient été touchés de ce qui nous laisse insensibles. Il ne fallait pas nous distraire de ce contraste

humiliant, et ce qui suit nous en distrait peut-être. Ce n'est pas, en effet, parce que les dernières heures de Jésus-Christ sont touchantes que la nature alors fut ébranlée. Elle le fut par une volonté particulière et une dispensation de Dieu. Elle ne céda point à une impression morale qu'elle ne pouvait point recevoir. Aujourd'hui le récit de la Passion, mille fois répété, la laisse imperturbable. Tout cela est rigoureusement vrai ; mais si la vérité objective manque, il y a dans ce passage, si je puis m'exprimer ainsi, de la vérité subjective. D'un bout à l'autre (et ceci ne doit pas être perdu de vue), le mouvement est sincère et naturel. L'orateur, témoin de l'impassibilité avec laquelle des hommes civilisés et des chrétiens se retracent les scènes de Gethsémané et du Calvaire, se rappelle qu'à la vue, à la seule pensée de la mort du Christ, des barbares se sont émus ; qu'autour et au-dessus du lieu où s'accomplissait un sanglant mystère, la terre a tremblé, le ciel s'est obscurci. Toutes ces choses ensemble, il les oppose à la morne insensibilité d'un monde qui se dit chrétien, et de toutes ensemble il fait usage pour le confondre.

J'ai prononcé le mot de *rhétorique* ; j'en profite pour dire que personne n'est moins rhéteur que M. Monod. L'idée de rhétorique, l'usage vulgaire de ce mot, implique celles de convention et d'artifice : je ne trouve dans les formes du langage de cet orateur aucune trace d'artifice ni de convention. Pour l'artifice, j'en répondrais bien ; quant au conventionnel, les critiques qui, dans un demi-siècle, parleront de ces discours, parleront sans doute comme moi, mais avec plus d'autorité que je ne puis le faire aujourd'hui ; car c'est le temps qui fait ressortir ce qui, dans une forme oratoire, appartient à la convention.

Cet élément échappe à la plupart des contemporains de l'œuvre. Toutefois, je crains peu d'être démenti par une critique plus tardive en affirmant que la forme de la prédication de M. Monod est toujours, avec plus ou moins de force, avec plus ou moins de perfection, la forme demandée par le sujet, par le but, par l'individualité de l'orateur, et que ce passage d'un de ses discours pourrait servir de devise à tout le recueil : « Mes frères, donnez gloire à la vérité. Ce ne sont pas ici des amplifications oratoires ; ce sont des preuves claires, simples, solides. Ne le reconnaissez-vous pas ? » Je ne saurais indiquer aucun endroit de ce volume où l'orateur ne soit pas sensiblement, évidemment au point de vue où l'éloquence doit toujours se placer, je veux dire au point de vue d'une très grande affaire, mais d'une *affaire*, aucun endroit où son langage ne soit pas le langage de son affaire. En admettant que la popularité et la familiarité puissent, selon la diversité des auditoires, revêtir des formes diverses, sans en être moins entières ni moins vives, je dirai, contre une prévention peut-être assez répandue, que M. Monod est, en général, populaire et familier, non pas pour toutes les assemblées, mais pour telle assemblée qui peut exister, qui existe certainement, et en vue de laquelle il a composé ses discours. Je conçois, pour un autre public, une autre éloquence ; je conçois une autre éloquence de la part d'un orateur dont l'individualité serait le produit d'autres éléments ; mais prenez, d'une part, le plus rustique des prédicateurs, s'il est naturel et vrai, prenez, de l'autre, M. Monod avec la noblesse de son accent et la pureté de son langage, vous aurez deux ministres de l'Évangile qui ne *prêchent* pas, mais qui *parlent*, et qui, tous deux par là même, tous deux également,

répondent à l'un des besoins de l'époque et à la situation nouvelle où le cours des temps a placé le christianisme. C'est là l'essentiel ; le reste est accessoire. Il ne serait ni juste, ni expédient, en recommandant la popularité et la familiarité, d'en arrêter la forme, d'en vouloir dessiner le type.

N'allons pas, d'ailleurs, nous y tromper. Quelque type qu'on affectionne et qu'on préfère, certaines difficultés resteront les mêmes, et la loi de la familiarité les augmentera. Ce n'est pas au large, c'est à l'étroit que se met un prédicateur en se prescrivant d'être familier. On le comprendra si l'on réfléchit que la familiarité doit être dans les choses non moins que dans l'expression. Elle ne consiste pas plus à user d'un certain langage qu'à aborder certaines idées. Ces idées, il faut les exprimer noblement, prudemment, surtout devant un auditoire peu cultivé, celui dont on peut le moins mépriser les scrupules, car c'est lui qui en a le plus. La familiarité en éloquence, comme la liberté en morale, est la plus dure des lois. M. Monod l'a bien compris, et lorsque, fort à propos, il a voulu être plus pittoresque, plus réel, plus direct qu'on ne l'est ordinairement, il n'a pas eu trop de tout son art et de tout son tact pour venir à bout de la difficulté. Je me contenterai d'un exemple. Il est tiré du second sermon sur la mort de Jean-Baptiste. L'auteur caractérise, au point de vue moral, tous les acteurs de cette tragédie, et fait la part de chacun. Arrivé à la jeune fille :

« A toi, Salomé, dit-il, *la convoitise des yeux*. Tu ne partages ni le voluptueux asservissement d'Hérode, ni les profonds ressentiments de ta mère. Jusqu'ici, aucune tache n'a sali ta vie, aucun sang n'a souillé ta main. Seulement, et qui pourrait t'en blâmer à ton âge ? tu marches, tu cours,

tu voltiges, *comme ton cœur te mène et selon le regard de tes yeux*, avec une légèreté étourdissante, qui n'est pour le monde qu'une grâce de plus. Tu vis, tu t'agites, tu tournoies dans un tourbillon de plaisirs ; et tandis que tes pieds rasant à peine la terre, tes mains la sèment tout autour de toi des plus agréables fleurs. Type accompli de la jeune fille mondaine, tu séduis tous les regards, tu gagnes tous les cœurs, ta louange remplit toutes les bouches : qui ne t'aimerait ? Mais que portes-tu, fille charmante, dans ce plat que tu reçois des mains d'un soldat farouche, pour en faire hommage à ta mère ? O spectacle d'horreur ! O danse ! ô martyr ! O pieds légers pour battre la terre en cadence, devenus *légers pour répandre le sang !* »

Cette citation peut faire juger jusqu'où vont, chez M. Adolphe Monod, le talent et l'art de l'expression. Si cet article n'avait pas déjà passé toutes les bornes, je me plaindrais à étudier, sous ce point de vue particulier, la diction de ce prédicateur. L'écrivain consommé s'y révélerait. On verrait surtout quelle hardiesse, quelle largeur de touche il sait réunir à la sagesse la plus constante, au respect le plus scrupuleux de toutes les limites qu'imposent le tact et le goût. Ce sont de grands traits que ceux-ci : « Quoi qu'on entreprenne contre nos personnes, maintenons la parole de Dieu libre et indomptable ». — « Adam, dont le nom signifie en hébreu l'*homme*, tombe à la tête d'un monde qui le suit dans sa chute comme un seul homme. » — « Il faut être au soleil pour ne voir point d'ombres. »

Un artiste qui se servirait du pinceau comme M. Monod se sert de la plume serait vanté à coup sûr pour sa manière à la fois grande et correcte. Quels éloges ne mérite pas un style qui ne présente pas un trait timide et pas un trait hasardé ! et quels éloges n'obtiendrait-il pas, soutenu par la hauteur des pen-

sées, l'originalité simple de la composition, la candeur de l'inspiration et la naïveté des mouvements, si les préoccupations de l'époque avaient laissé parmi les genres littéraires, une place quelconque à l'éloquence évangélique ? Parmi les écrivains et les orateurs dont la voix publique se plaît à répéter les noms, combien donc en est-il qui vaillent, pour la force et la pureté réunies, le prédicateur dont nous annonçons les discours ? Franchement, je crois qu'il en est peu. Dans la littérature proprement dite, la prédication sérieuse ne compte plus et ne comptera pas de longtemps. C'est une injustice sans doute : est-ce un mal ? nous ne le croyons pas. Il vaut mieux que le message apostolique ne passe pas pour de la littérature. Aussi ne venons-nous pas, comme on l'a cru peut-être, réclamer pour un grand talent un piédestal dont il se passe. Mais nous ne saurions empêcher que les mérites par où la prédication arrive à son sérieux but ne soient des mérites au point de vue de l'art. Ces discours ne sont pas éminents parce qu'ils sont littéraires, mais ils sont littéraires parce qu'ils sont éminents. Dans une certaine région, à une certaine hauteur, le bon devient le beau, et une bonne œuvre bien faite finit par être un bon ouvrage. Quoi qu'il en soit, c'est un prédicateur, non un artiste, que nous avons présenté au public, et sans doute à un public assez restreint. Nous n'étions pas libre, au moins nous n'avons pas cru l'être, de laisser passer, sans la caractériser sous ses principaux rapports, une apparition aussi remarquable, dont l'importance littéraire, fort grande peut-être, est d'ailleurs ce qui nous touche le moins. Il nous semble qu'on doit comprendre à présent comment nous avons pu faire de la *perfection* le don particulier de M. Monod. Nous osons maintenir ce mot,

et le répéter : il n'implique ni la primauté du génie, ni la supériorité absolue du genre préféré par l'orateur, ni même, de notre part, l'adoption implicite de cette prédication considérée dans toutes ses parties. Il se pourrait que tel prédicateur, tel écrivain religieux moins parfait eût néanmoins un pouvoir plus immédiat, une action plus intime sur nos facultés. La cause en serait peut-être à notre faiblesse, à laquelle d'autres prédicateurs, sans que nous sussions très bien pourquoi, se trouveraient mieux proportionnés. Ce n'est ni les élever ni rabaisser M. Monod que de parler ainsi. S'ils se sont plus doucement insinués dans notre cœur, s'ils ont plus souvent trouvé le défaut de notre cuirasse (car, hélas ! nous sommes tous cuirassés), s'ils ont répondu, nous l'avons cru du moins, à un plus grand nombre de nos besoins, si leur théologie est conforme par plus de côtés à la nôtre, cela prouve peut-être plus contre nous qu'en leur faveur, et surtout cela ne prouve contre personne. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'aucun, parmi tous ceux que nous pouvons connaître, ne nous a paru plus sérieux, plus saint, plus touché. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'aucune prédication à nous connue ne respire un sentiment plus profond de la sainteté de Dieu, une plus touchante inquiétude pour les âmes, un plus pressant désir de leur salut, et n'offre à toutes ses pages un commentaire plus pénétrant de ces paroles de Paul : « Mes petits enfants, pour qui je souffre les douleurs de l'enfantement jusqu'à ce que Christ soit formé en vous ! » [Galates IV, 19].
